

Trois variations

Pierre Vadeboncoeur

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1999). Trois variations. *Liberté*, 41(4), 180-184.

PIERRE VADEBONCŒUR

TROIS VARIATIONS

Michel Winock, Le Siècle des intellectuels, Paris, le Seuil, septembre 1997.

Ce livre m'est tombé entre les mains il y a seulement un mois. Paradoxalement, il y a peu à dire sur un bouquin comme celui-là, qui réunit des milliers et des milliers de faits, descriptions, citations, aperçus d'histoire générale, jugements critiques. L'auteur ordonne avec une remarquable maîtrise cette matière en un tout intelligible et intelligent. Cela se tient en quelque sorte par soi-même et un commentaire n'y ajouterait pas grand-chose, surtout en une page.

Époque intellectuelle délirante et prétentieuse à souhait, mais, par d'autres exemples, époque tragique et pénétrée d'un esprit de gravité dont on peut avoir l'impression assez particulière qu'il appartient presque en propre à la France prestigieuse d'alors.

Pour ce qui est de l'aspect insanité, la confrérie en prend un coup ! Le recul du temps, la connaissance maintenant bien acquise des événements et de leur sens ont creusé, comme dans une mine, de profondes galeries dessous la rhétorique. Le sol s'effondre sous les rhéteurs.

Qui a extravagué le plus ? On se demande à la fin qui va remporter le prix. Cent candidats, au bas mot. Mais ce seront Breton et Sartre, je crois bien. Breton, le plus fol, dans le genre lyrique et l'incompétence. Mais Sartre, avec

constance, le rattrape, en plus philosophique et par une absurdité bien plus solide. (Quant à Maurras, il gagne le prix du plus infect.)

L'honneur de l'intelligence et du caractère dans cet âge troublé est autre chose. Le discernement n'était pas toujours facile alors, c'est le moins qu'on puisse dire. Le discernement, mais il faut parler aussi de profondeur de conscience et de courage. Quelques grands exemples suffisent à un siècle pour s'illustrer. Au hasard, dans ces pages, relevons des noms, divers par la taille mais exemplaires, malgré pour certains leurs flottements parfois : Péguy, Mounier, Malraux, Raymond Aron, Camus, Nizan, Mauriac, Gide, De Gaulle, Simone Weil — et le Russe Soljenitsyne, ce dernier à plus forte raison encore.

L'auteur intervient çà et là par des jugements sensés, sans insister, sans s'imposer, comme si ce qu'il exprime comme commentaire découlait simplement des faits exposés. Il a parfois aussi des formules. Par exemple, pour expliquer l'aberration, il invoque la « loi de l'inertie idéologique », vaste et profonde explication en effet.

Gilles Marcotte, La Mort de Maurice Duplessis, nouvelles, Montréal, Boréal, 1999.

Chez Marcotte, la lucidité est un moyen littéraire. Précision, réalisme, perspicacité, comme un instrument entre ses mains. On voit cela dans ses essais. C'est pour le lecteur une clef. Quand on pratique cet essayiste, en particulier dans ce qu'il a écrit (entre autres) sur Rimbaud, on est averti de cela et l'on se met soi-même dans l'état d'attention où il se tient, qui est reconnaissable, qui est à lui. La création, chez Marcotte, opère à la faveur du passage que le discernement lui ouvre. Or, on croit reconnaître une attention comparable dans son travail romanesque.

Les nouvelles de Gilles Marcotte, ce sont des histoires de beaucoup de réalité et de sens, plus un tour d'esprit et plus une amertume que l'humour masque et exprime en même temps. Le sentiment qui prévaut dans ces nouvelles est celui de la dérision de l'existence. Le regard de l'auteur, très présent dans ces récits, semble en témoigner comme ces histoires elles-mêmes. La vie n'arrive pas, elle fait toujours faux bond. La nouvelle se termine souvent par une chute, signal de l'arbitraire du destin, un glas quelquefois. Comme le suivant.

Dans une très brève nouvelle intitulée « Touristes », un vieux couple d'Américains, mal en point, mal accordé, triste, faisant péniblement une visite à Québec, finit de lassitude par s'asseoir incongrûment sur le pas d'une porte, d'abord la femme, puis l'homme.

« C'est alors qu'il voit. Il voit les larmes. Il met le bras autour de ses épaules et elle tourne vers lui un visage défait — vieux, si vieux — qu'il ne lui a jamais vu.

— Do you love me Michael ?

Il s'entend répondre :

— No dear. I don't.

Elle répète:

— Do you love me ?

Et il répond encore :

— No dear. »

Puis l'auteur finit en les laissant pleurer ensemble.

Mais c'est être injuste que d'arrêter abruptement ici mon commentaire de l'ouvrage à cause des limites particulières de cette chronique. La première nouvelle du recueil, assez longue et aussi la meilleure et la plus originale, s'en trouve par exemple escamotée. C'est une histoire de couple précaire, une histoire en mineur, secrètement grave, qui repose sur un canevas insolite, la lecture d'une épître de saint Paul, une vraie trouvaille. Cette nouvelle, vive et inquiète, est devenue tout de suite

à mes yeux quelque chose d'acquis pour la littérature, tel un morceau déjà classique, si j'ose dire.

Lydia Salvayre, La Conférence de Cintegabelle, Paris, le Seuil / Verticales, 1999.

L'auteur confie à un parfait imbécile le soin de faire, dans une petite ville de province, une conférence ridicule sur la conversation, cette « spécialité » dans laquelle les Français sont « champions ». La conférence est truffée de sottises véhiculant curieusement de fines observations sur le sujet. Elle est ponctuée par des drôleries en forme d'aphorismes séparés du discours par des astérisques, comme ce qui suit :

*

Les sentiments patriotiques donnent souvent l'air fâché.

*

L'air fâché étant proscrit de la conversation,

*

une véritable conversation ne peut rouler sur des sujets patriotiques.

*

Ou ceci : «... la conversation est très utile pour séduire les femmes ». D'où la maxime : « Le sexe des femmes communique avec leurs oreilles. »

La formule employée dans ce livre fait vite ses preuves, mais c'est une formule. On en reste à cet humour et à la manière, qui devient un peu appuyée. Le parti est vif, léger, mais on s'y entête et donc ce qui finit par ressortir,

c'est la recette, le système presque. À partir de là, après quarante ou cinquante pages sur cent vingt, on entend trop la machine. Alors on feuillette, fatigué du parti pris.

Mais l'amusement peut à la rigueur se prolonger tout de même, par exemple à propos de la conversation politique, de la conversation littéraire : «... il est fort malaisé de parler littérature avec des littérateurs. Car les uns sont occupés à subsister, les autres à flatter, la plupart à médire, et tous si épris de leurs œuvres que nul ne peut les en distraire. »